

Expérience poétique du grand fleuve : le Saint Laurent de Pierre Perrault, en marche vers l'identité

Poetic experience of a great river: the Saint Lawrence - Pierre Perrault, a pathway to identity

Brigitte Thiérion¹

Submetido em 12 de setembro e aprovado em 5 de novembro de 2015.

Résumé: À partir des perspectives géopoétiques et géocritiques, nous tenterons d'analyser les composantes de la perception de l'espace inspirées par la relation à l'un des fleuves américains les plus emblématiques : le Saint Laurent. Pierre Perrault, cinéaste, poète et dramaturge québécois est l'auteur d'une œuvre cinématographique reconnue internationalement qui participe activement dans les années 1970 aux débats autour de l'identité nationale québécoise. Écriture de la mémoire, profondément enracinée dans le lieu, son œuvre fait émerger un peuple, un pays et son histoire. Cette étude s'attachera à un recueil extrait de son œuvre poétique intitulé: *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire* (PERRAULT, 1998). Dans la confrontation entre passé et présent, le poète témoigne de la recherche d'une langue capable de décrire le fleuve Saint Laurent et de favoriser une interrogation sur la relation à l'histoire. Son écriture, inspirée par un fleuve hors norme, met en perspective le rapport au mythe et au génie du lieu dans la construction d'une représentation du fleuve comme vecteur d'identité. Cette analyse constitue l'une des articulations d'une recherche comparative mettant en perspective la relation au grand fleuve chez diverses populations dans l'espace américain québécois et brésilien.

Mots-clés: Espace américain. Pierre Perrault. Géopoétique. Géocritique. Fleuve Saint Laurent. Identité.

Abstract: From the geopoetic and geocriticism perspective, we will attempt to analyze the components of the perception of space inspired by the rela-

tionship with one of the most emblematic American rivers, the St. Lawrence. Pierre Perrault, Quebec filmmaker, poet and playwright, is the author of an internationally recognized cinematographic work, which is actively involved in the debates of the Quebec national identity during the 1970 s. Writing from memory, deeply rooted in the area, his work explores a people, a country and its history. This study will focus on a collection taken from his poetic writings entitled : *The human face of a river without an estuary* (PERRAULT, 1998). In the confrontation between past and present, the poet reflects on the search for a language that is able to describe the St. Lawrence and question its relationship with history. His writing, inspired by an exceptional river, puts into perspective the myth and spirit of the place in creating a representation of the river as an identity vector. This analysis constitutes one of the branches of comparative research that puts into perspective the relationship between great rivers and diverse populations across the American territories (Quebec and Brazil).

Keywords: American space. Pierre Perrault. Geopoetic. Geocriticism. Saint Lawrence River. Identity.

Un monde, c'est ce qui émerge du rapport entre l'être
humain et la terre. Si ce rapport est riche, sensible,
intelligent, fertile, nous avons un monde au sens plein du
terme, un espace agréable à vivre ; si, par contre, ce rapport
est inepte, insensible, pour ne pas dire brutal et exploiteur,
nous n'avons plus qu'un monde stérile et vide, un monde
immonde.

Le grand champ de la géopoétique, Kenneth White

Ainsi que le souligne Rachel Bouvet, reprenant les termes de Kenneth White, la Géopoétique est l'art de cultiver un rapport harmonieux et sensible à l'environnement. Ainsi, elle crée un monde vivable. Le territoire du Saint Laurent, habité par les descendants des colons et les Amérindiens est ce territoire qui a inspiré Kenneth White dans l'expression de sa relation à la Terre. Il permet la vie et nourrit l'imaginaire dans une interaction harmonieuse de l'homme avec son environnement. Pierre Perrault l'incarne dans une dramaturgie et une quête : l'écriture de l'altérité du Nou-

veau Monde. Le territoire y est vu comme un palimpseste qui dénonce la violence de l'histoire et le caractère prédateur de la modernité. L'espace géographique y est valorisé dans une perspective sensible et métaphysique favorisée par le lyrisme de la forme poétique pour traduire une humanité.

Une nature en démesure

Le poème de Pierre Perrault, *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire*, se structure autour d'un constat paradoxal : d'une part, il relève la démesure de la nature américaine, incarnée ici dans le fleuve Saint Laurent, observant qu'elle suscite une grandiloquence qui peut s'apparenter à une forme d'immodestie dans ses qualificatifs : « sauvage grandeur, impitoyable immensité », « le sans-borne et l'illimité » (PERRAULT, 1998, p. 15), fleuve « impétueux », « furibondissant », « tonitruant » (PERRAULT, 1998, p. 27) ; d'autre part, il souligne l'invisibilité qui est son lot dans un contact quotidien réducteur, une cohabitation que banalise la permanence. Sa représentation spatiale incorpore une dimension temporelle contenue dans l'opposition entre l'imaginaire du fleuve héroïque, le fleuve légendaire des conquérants, si souvent convoqué dans la littérature (LAMBERT, 2014, pp. 299-317), et la réduction qui est associée au temps présent. Paradoxalement, la difficulté rencontrée pour le décrire dans sa singularité, motivation première du poème, engendre une accumulation de qualificatifs dans des énumérations qui révèlent les multiples facettes d'un « fleuve-univers » hors norme .

Trouver les mots pour le dire

Ce rebelle, dont l'énergie est difficile à contenir, se trouve : « à l'étroit dans les mots proposés par d'autres fleuves » (PERRAULT, 1998, p.

28). En traduire la singularité et l'altérité requiert l'adéquation du langage et du style à une nouveauté radicale qui met en échec les modèles traditionnels. L'épigraphe introduit le poème par ces mots-manifestes dans leur brièveté contondante : « L'écriture européenne ne/ peut pas dire la nature/ américaine ». Nous retrouvons dans cette posture de rejet, l'affirmation d'une singularité et le désir de ce départir du modèle européen. Cette démarche, que l'on retrouve dans des manifestes tels que celui du modernisme brésilien au début du siècle, constitue l'une des étapes d'un vaste processus qui préfigure une démarche de décolonisation de la pensée qui accompagne l'émergence des mouvements de décolonisation encouragée dans les années 1980 avec l'essor des *Études culturelles* (BAETENS, 2011, p. 186). Nous insisterons ici sur la posture du poète qui prend la parole en se prévalant de son expérience. C'est donc au contact de ce territoire particulier que naît le désir de renouveler la langue et le style pour décrire la pluralité, plutôt que l'unicité et relativiser une histoire « positiviste » (WESTPHAL, 2007, p. 9) à partir de son inscription dans une réalité géographique. Cette approche, qui s'inscrit dans le discours postmoderne surgit dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, tente de redéfinir les termes d'un rapport au territoire vécu et à l'expérience du lieu, conçu par opposition à la notion d'espace qui relève du domaine conceptuel ; il peut être interprété selon la perspective géocritique inaugurée par Bertrand Westphal, qui restaure le lien entre le texte et le monde (WESTPHAL, 2007, pp. 11-18).

Ainsi, le poète suggère-t-il : « d'inventer de toutes pièces d'autres mots.../ les mots qui manquent à l'envergure des paysages... » (PERRAULT, 1998, p. 29). Rejetant l'emprise de l'Ancien Monde, de la Raison et des formes littéraires modelées par l'étroitesse des paysages européens, le poète bannit la « latinité », référence dans laquelle se lit également la mise à distance critique d'une empreinte religieuse historique. Il tente ainsi de saper les bases de l'hégémonie culturelle occidentale et d'un dogmatisme

qui s'illustre dans le respect de la langue comme système et la « tyrannie » des dictionnaires. À l'écriture normée, il propose de substituer une écriture que nous pourrions qualifier de la proximité au regard de sa dimension spatiale, une écriture plastique puisant ses sources dans l'oralité et la transgression. L'écriture du fleuve, symbole de liberté, d'irrationalité et d'absence de limites donne une voix dissidente au Nouveau Monde. Cette démarche cristallise chez Perrault la construction d'une identité culturelle et littéraire et place le texte au centre de cette prise de conscience. Loin d'être une impasse, la dichotomie pose un défi créateur : « Comment décrire avec des métaphores/ la métaphore elle-même ? » écrit-il (PERRAULT, 1998, p. 11). La perception du fleuve s'avère être une recherche, une construction de sens qui interprète la réalité et fait corps avec elle. Elle est recherche d'authenticité dans l'interaction avec le territoire compris comme contexte à la fois *espace* (conceptuel) et *lieu* (espace de relation). Dépassant la question esthétique, elle exprime l'engagement politique du poète. Le « fleuve-langage » se fait métaphore de l'identité québécoise à construire ou reconstruire et de la prise en compte de sa singularité et de son hybridité.

Faire résonner les mots réduits au silence

(...) et pourtant ils existent les mots pour le dire,
 dans le grand secret des villages réduits au silence.
 (PERRAULT, 1998, p. 20)

Cependant, le fleuve a façonné la langue et la culture de ceux qui vivent à son contact depuis des temps immémoriaux. L'image de leurs mots, réduits au silence, attire notre attention sur l'histoire de la conquête et de la colonisation du territoire qui a entraîné l'éviction des peuples autochtones, détenteurs de ce savoir et la disparition de leur culture.

L'énumération des éléments du paysage et des richesses de l'écosys-

tème répond à l'interrogation lancinante adressée au lecteur dès les premiers vers : comment décrire l'indescriptible ? La valorisation de la nature, en incorporant son étrangeté, lui confère un statut poétique et souligne la perte de mémoire qui dénonce également les méfaits de la colonisation sur les peuples autochtones. La même posture inspire également l'œuvre cinématographique de Perrault lorsqu'il nous initie à la technique, si particulière, de la pêche aux marsouins transmise aux premiers colons de l'île aux Coudres par les peuples autochtones . Il souligne le fait qu'elle résulte d'une connaissance fine du milieu fluvial, d'une longue pratique et d'un savoir qui ne saurait être livresque : « entre les pages des livres les mots.../ les mots n'ont vécu que dans l'écriture... » (PERRAULT, 1998, p. 29). Aussi préconise-t-il de « vivre les mots avant de dire la vie » (PERRAULT, 1998, p. 26), car à ses yeux, l'expérience et le contact sont irremplaçables dans la construction d'un savoir respectueux de la nature et de l'humain.

L'ouverture au monde est l'un des principes clés de la géopoétique, elle se définit comme une curiosité et une attention à la nature qui met en jeu le corps et cultive les sens autant que l'intellect, pour construire et exprimer un rapport privilégié à la terre, ayant pour objet de refonder le monde. Cette relation révèle la complexité du milieu, elle ne peut être perçue que dans une intériorisation, née d'« une écoute poétique de la nature » rappelle Kenneth White, citant les mots du physicien Prigogine (PRIGOGINE apud WHITE, 2008, p. 30).

La nature apparaît alors dans toute sa complexité, dans une perception transhistorique, le passé surgit sous les scories du présent. Le fleuve, toujours renouvelé, incorpore ces deux figures paradoxales. L'imaginaire des temps anciens lui confère une profondeur mystérieuse et son courant impétueux évoque la fougue de la jeunesse. Cette représentation paradoxale, dans la superposition de deux temporalités, nourrit l'œuvre de Perrault et la colore d'une nuance nostalgique.

Du passé au présent : un espace en transformation

Le fleuve évoque la geste héroïque du Canada. Toutefois, celui qui fut associé à l'épopée des pionniers a désormais quitté la grande Histoire. L'image des rudes colons, luttant pour construire une vie digne dans une nature adverse, a cédé la place à celle de gens ordinaires et le lien avec la nature semble s'être rompu. Démythifié, banalisé, le fleuve fait l'objet aujourd'hui d'une relégation par les riverains passifs qui s'en détournent, jusque dans l'architecture de leurs villes.

Le poème atteste les transformations sociétales opérées par la modernité dans les zones rurales reculées qui vivaient autrefois en symbiose avec le fleuve et pour lesquelles il représentait l'unique voie de communication que traduit l'expression d'origine autochtone : le « chemin qui marche ». Le déclin des activités artisanales, liées à la pêche et à la construction de bateaux, a profondément modifié le paysage local et les mœurs des riverains. Le poème atteste ce changement comme un appauvrissement culturel (PERRAULT, 1998, p. 10) des couches populaires de la société auxquelles le poète, nostalgique, témoigne un grand attachement. Il laisse transparaître son émotion face aux vestiges des activités traditionnelles dont la présence fantasmatique émaille le paysage fluvial, attestant la désaffection de celui qu'« on ne navigue plus » et qui a perdu sa raison d'être, « fleuve-métaphore » des gens désœuvrés, des exclus de la modernité. Car l'industrialisation de la pêche, par son impact sur l'économie et la gestion des ressources naturelles, a contribué à creuser l'écart avec les centres urbains et à disqualifier symboliquement le monde rural.

Les transformations de la modernité sont aussi incarnées dans les conséquences néfastes de l'invasion d'une culture états-unienne portée par les médias, entraînant une subordination culturelle et un nivellement par le bas. La représentation du fleuve l'incorpore dans l'image forte d'une privation qui affecte le langage : « un fleuve aphasique qui n'arrive à se chan-

ter/ qu'en empruntant les mots d'une autre musique.../ qu'en chevauchant les paillettes d'Elvis en Gratton... » (PERRAULT, 1998, p. 18). L'engagement du poète en faveur de l'exception culturelle québécoise s'exprime ici dans la référence à la figure caricaturale créée dans les années 1980 par les cinéastes Pierre Falardeau et Jean Poulin pour dénoncer par l'absurde, l'absence de distance critique d'une partie de la population face à une domination culturelle réductrice mettant en péril l'identité nationale et l'exception culturelle québécoise⁴.

Dans un autre registre, la pollution du territoire est également l'un des stigmates du contact violent qui oppose cet univers fluvial fragile à la civilisation urbaine et industrielle. Cette nouvelle dégradation, exprimée dans une accumulation, réitère l'idée de perte, et dans les images du décentrement, de l'effacement et de l'invisibilité, traduit la désespérance engendrée par la paupérisation économique :

(...)
 un fleuve, pour ainsi dire, camouflé,
 dissimulé, nié, désavoué, pollué à outrance
 par ses villes aux pieds de grue...
 par ses villages, à bout de quai désœuvré
 plus souvent qu'autrement qui lui tournent le dos
 comme s'ils n'attendaient plus rien de la mer
 et des trois navires d'une espérance surannée...
 (...)
 (PERRAULT, 1998, p. 18)

Provoquant l'exode vers les centres urbains, la catastrophe écologique débouche sur une tragédie humaine qui s'exprime allégoriquement dans la perte du mythe. L'avenir a perdu sa dimension messianique pour le poète pessimiste ; désormais il n'est qu'une perspective menaçante représenté : « comme un mauvais rêve qui risque gros de mal tourner ! » (PERRAULT, 1998, p. 19).

La mutation qui affecte le langage a une incidence secondaire mais non

moins importante sur la mémoire des lieux, elle recrée des zones d'ombres, de nouvelles *Terrae Incognitae*, associées à une forme de misère sociale :

(...)
 Comment annoncer le printemps
 d'un chantier évacué
 où l'on n'entend plus
 l'herminette des bordeurs
 et la pataraffe des calfats tambour battant
 au pieds des caps
 Qui ne savent même plus qu'ils se nommaient
 hier encore
 La Rochelière, Les Écorchats, La Bourroche...
 (...)
 (PERRAULT, 1998, p. 17)

Au fil des pages, les aspects profonds d'une interdépendance culturelle et affective entre l'homme et son milieu se dessinent dans la représentation métaphorique du fleuve, véritable creuset d'une culture piétinée par la modernité.

Figures de l'utopie : « faire se rejoindre l'autrefois de l'empremier... pour évoquer autant l'aval que l'amont »

En tentant de revivifier une langue historique, de faire renaître des espaces géographiques, Perrault s'efforce de préserver la mémoire d'une culture en péril en faisant se : « rejoindre l'autrefois de l'empremier... pour évoquer autant l'aval que l'amont » (PERRAULT, 1998, p. 20) ; il établit un pont linguistique entre le passé et le présent mais aussi entre deux conceptions conflictuelles du fleuve pour resignifier le territoire et le resacraliser.

La compréhension de l'espace géographique renvoie à l'histoire de la découverte, sur les pas de Jacques Cartier. Les expressions aux accents d'ancien français évoquent la chouenne ou la parlure rugueuse des

hommes authentiques, les colons dont le corps et l’imaginaire étaient modelés par le fleuve. Les personnages de Perrault sont encore les porteurs d’une mémoire orale et redynamisent le lien avec le passé illustré dans le poème par la référence aux dauphins blancs. Ils reconstruisent ainsi le mythe du Nouveau Monde.

L’évocation de lieux emblématiques, comme l’île des ouaiseaux, rappelle jusque dans sa graphie sonore, la première relation de Jacques Cartier . Elle associe le fleuve à la Terre Promise avec : « ses îles par milliers.../ ses oiseaux par millions... » (PERRAULT, 1998, p. 20). Le rythme même de l’énumération remémore l’émerveillement du navigateur, figé devant le spectacle de l’abondance et de la diversité des espèces inconnues, oublieux pour quelques instants de sa mission de conquête. Ainsi, la blancheur inégalée des cétacés, outrepassant la blancheur de la neige, concrétise l’union intime et créatrice du fleuve à la nature virginale. Cette vision, lyrique et sensuelle, qui s’écarte de la simplicité recherchée, constitue une preuve tangible de la nature transcendante et séminale du fleuve.

Perrault, défenseur d’une culture dont les racines françaises ont écrit l’histoire du fleuve, valorise par ailleurs l’authenticité d’une langue qui a évolué et a été fécondée par la rencontre avec l’altérité. Il écrit avec une grande délicatesse l’histoire du territoire dans l’incorporation des sonorités particulières des toponymes empruntés aux langues des peuples autochtones, puis leur disparition progressive qui marque leur éviction des territoires ancestraux.

(...)

un fleuve de langage à main nue...
 un fleuve dialectal de sonorités nouvelles
 et de mots métissés d’amérindianité...
 un fleuve qui se diphtongue en douceur
 pour nommer les paysages
 de Coucouchou en Mouchouânipi...
 désormais et petit à petit qui s’excuse

de sa présence insolite de vaincu
 dans un pays de vainqueurs à outrance...
 (...)
 (PERRAULT, 1998, p. 19)

Idéalisé comme témoin et dépositaire de l'imaginaire des peuples amérindiens, la représentation du fleuve porte les valeurs humaines dans un monde inhumain. Publié en 1998, le poème semble faire écho à la réflexion engagée sur la reconnaissance des droits et des valeurs culturelles des peuples autochtones qui déboucha sur la publication d'un rapport de la Commission Royale en 1996. Il dialogue avec les interrogations formulées par le critique Jules Dufour qui met en perspective la question des droits autochtones avec le devenir du Québec et du Canada (DUFOUR, 2011).

À la violence de la conquête répond la douceur d'une reconquête graduelle mais irréversible également figurée dans la suavité de la langue qui corrobore l'existence d'un rapport symbiotique à la nature. L'inscription dans le lieu des vestiges de l'imaginaire des peuples autochtones véhicule un message de résistance incorporé dans la trace indélébile de leur présence évanouie. Cette reconnaissance comporte une dimension utopique, elle célèbre la rencontre de plusieurs imaginaires à l'origine d'un métissage propre au Nouveau Monde et vient nuancer ici la vision pessimiste exprimée précédemment.

Le fleuve : métaphore de la résistance

Le constat d'une difficulté à l'« enfermer dans des définitions » entérine en quelque sorte le rapport au pouvoir inscrit dans le langage et fait ressortir l'ironie de l'Histoire qui a désormais relégué la langue de la conquête au rang de langue minoritaire et de langue menacée. Reprenant les expressions aux accents surannés de Cartier, Perrault interroge l'origine d'une appellation géographique incertaine et mouvante qui incarne

poétiquement une résistance culturelle contemporaine. Il propose par ce biais une réécriture de l'histoire des vaincus dans une posture qui peut être qualifiée de postcoloniale dans sa visée déconstructrice.

Le fleuve, dans ses silences comme dans ses bougonnements, est celui qui : « n'en finit pas d'énumérer ses divergences » (PERRAULT, 1998, p. 13), il est le compagnon fidèle qui incorpore et répercute les postures de la communauté.

Le « fleuve-miroir » de l'âme charrie dans ses eaux tumultueuses les mots qui traduisent la singularité de la terre et de ses habitants. Il se dit dans la description d'un univers complexe, grâce à la médiation du poète, vivante mémoire capable de rompre le silence qui le condamne à l'oubli. Son évocation suscite en lui une énumération vertigineuse car elle procède d'un désir de systématisation dans lequel perce l'angoisse de la perte. Elle témoigne de sa jouissance, de sa délectation et de sa griserie dans la restitution imagée d'un parler populaire évoquant une foisonnante diversité.

Figurer le fleuve revient donc à célébrer la complexité et l'étrangeté d'un milieu exceptionnel, le poème élabore un répertoire dont les sonorités et les images forment une incantation mystérieuse et lyrique qui restaure une sacralité.

Le fleuve territoire de l'âme

Les éléments du paysage s'animent d'une essence poétique et métaphorique qui transfigure la réalité géographique lorsque le poète parle d' :

(...)

une géographie de l'illumination boréale
qui mémorise les peuplements et les origines...
qui remonte à la nuit des temps...

qui sédimente les océans de la préhistoire
 pour justifier ses rivages
 dans toutes les directions jusqu'à la nuit polaire.
 (...)
 (PERRAULT, 1998, pp. 11-12)

Ce rapport à la géographie de l'extrême dévoile une dimension archéologique, elle révèle les strates qui composent sa matérialité humaine. Cette démarche rappelle celle qui inspire l'œuvre du poète Jean Morisset analysée par Rita Olivieri-Godet comme « un projet où la parole poétique fait corps avec les éléments de la nature », et dans laquelle elle perçoit « le recours à la géographie comme manuscrit pour révéler une mémoire cachée, ce que Morisset appelle 'la grande mémoire orale, les archives de la nature' » (GODET, 2015, p. 97). Cette mémoire orale est celle des peuples qui ont vécu dans une féconde interaction avec la nature. Elle souligne en outre la proximité de l'œuvre de Morisset avec la géopoétique dans « l'exploration herméneutique et sensorielle des lieux » (GODET, 2015, p. 97). C'est également la connaissance intime du territoire et de ses mécanismes qui inspire le lyrisme poétique de Pierre Perrault : « nous avons l'âme neigeuse/ quand le fleuve est englassé ». (PERRAULT, 1998, p. 22)

Si la subjectivité des habitants est façonnée par le paysage, le fleuve est aussi pourvu d'une sensibilité et les éléments qui le constituent recèlent une part de son âme : « car il s'agit de l'âme encore et toujours.../ de l'immense territoire de l'âme », écrit le poète (PERRAULT, 1998, p. 23).

Golfe ou estuaire ? L'échec de la science géographique

L'histoire du fleuve dans sa nomination fait l'objet d'une guerre de récits et le poète débusque la part de fable, de trompe-l'œil qui émane d'un regard allogène cherchant à évincer les habitants de leur propre subjectivité :

Il met à nu un sentiment d'infériorité dont nous trouvons l'écho dans

le « complexe de l'Amazonien » décrit par l'intellectuel Djalma Batista (BATISTA, 1976) ou le *Portrait du Colonisé* d'Albert Memmi (MEMMI, 2002).

La conformation inédite du fleuve divise la communauté scientifique. Où s'arrête le fleuve, où commence la mer : estuaire ou golfe ? Le poète oppose les différentes versions d'un débat historique qui réitère l'éviction de la parole amérindienne et celle des descendants de colons. Il dénonce les principes d'une exploitation économique et d'une marginalisation. Il métaphorise les luttes d'influence et les guerres de colonisation.

Il valorise et revendique l'incertain, l'imprécis, la mobilité et la transformation. Et face à l'impossibilité de trancher, en dernier recours, il propose de s'en remettre à l'instinct de la nature. Ce trait singulier réaffirme le caractère irréductible d'un territoire qui combat avec ses propres armes le dictat d'une science monolithique imposée par ceux que le poète nomme des « cartographes d'ivoire », car ils sont coupés de la réalité et de l'expérience. Il suggère l'invention « d'autres géographies », la coexistence d'une pluralité de systèmes d'interprétation pour susciter des renversements de perspective permettant une réappropriation de l'imaginaire. Ouvrant la porte au nomadisme, à la mobilité et à l'imprécision par le biais de cette figuration physique, la versatilité du fleuve apparaît comme le gage de sa liberté.

Le titre *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire* (PERRAULT, 1998) dévoile son humanité et le drame intime associé à cette négation. Quelles images privilégie le poète : celle d'un fleuve condamné à errer sans fin, à se dissoudre et à disparaître ; celle du « fleuve-résistance » qui dans sa conformation physique illustre le refus de se laisser enfermer dans des définitions et des concepts étroits ; est-ce le lieu de la perte ou celui de la renaissance ? Toutes ces images sont contenues dans une écriture multiforme et foisonnante qui célèbre la vie et le monde à partir du rapport fécond instauré avec le fleuve. L'écriture du fleuve qui refuse la mesure, le conformisme, la médiocrité et la petitesse, allégorise la destinée du peuple québécois, son histoire, sa mémoire,

ses luttes passées et présentes. Son irréductible singularité, sa nature profondément paradoxale portent dans la richesse d'une langue, la mélancolie des temps révolus servant à mieux faire naître l'espoir dans le futur.

D'une rive à l'autre, entre Garonne, Saint Laurent et Amazone, Michel Serres exprime cette même dualité que transcende la puissance du fleuve comme permanence et renouveau du lien matriciel qui nous lie à la Terre.

Devenu philosophe aujourd'hui, je pense comme la mer mourante ou un fleuve en agonie, comme la mer divine ou le fleuve paradis, ventres doux de renaissances. (SERRES, 2010, pp. 35-36)

Références bibliographiques

BAETENS, Jan. « Études littéraires, études culturelles : pour un permanent aller-retour ». *Interférences littéraires/Littéraire interferentias*, nouvelle série, n. 6, pp. 185-195, mai 2011.

BATISTA, Djalma. *O Complexo da Amazônia: análise do processo de desenvolvimento*. Rio de Janeiro : Conquista, 1976.

BOUVET, Rachel. « Géopoétique, géocritique, écocritique : points communs et divergences », Conférence, MSH, CERIC, Université d'Angers, 28 mai 2013, accessible sur : [https://rachelbouvet.wordpress.com/category/conferences/...](https://rachelbouvet.wordpress.com/category/conferences/), consulté le 27/04/2015.

BOUVET, Rachel; WHITE, Kenneth, *Le Nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*. Figura, n. 18, pp. 11-30, 2008.

BOUVET, Rachel; WHITE, Kenneth. « Considérations premières, À propos de culture ». Accessible sur : http://www.geopoetique.net/archipel_fr/, consulté le 27/04/2015.

BOUVET, Rachel; WHITE, Kenneth. *Le grand Champ de la géopoétique*, Textes fondateurs. Accessible sur le site : <http://www.institut-geopoetique.org/fr/textes-fondateurs/8-le-grand-champ-de-la-geopoetique>, consulté le 10/05/2015.

CARTIER, Jacques. *Voyages au Canada, Suivis du Voyage de Roberval*. Québec : Lux Éditeur, 2002.

COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*, Paris : Corti, 2014.

DUFOUR, Jules. « Les Autochtones et la reconnaissance de leurs droits et de leurs valeurs culturelles ». *Panorama sur le Québec*, Association internationale des Etudes Québécoises, 2011, accessible sur le site : <http://www.panorama-quebec.com/cgi-cs/cs.wa-frame.content?topic=27083&lang=1>, consulté le 17/05/2015.

GODET, Rita. « 'L'espace perdu derrière la carte' : mémoire, appréhension et transfiguration de l'espace *américain* dans l'œuvre de Jean Morisset ». *Revista Interfaces Brasil-Canadá*, n. 19, pp. 93-110, 2015.

LAMBERT, Vincent. « L'épopée du trop grand fleuve : le Saint-Laurent dans la littérature québécoise ». *@analyses*, v. 9, n. 3, pp. 299-317, automne 2014, accessible sur le site : <https://uot-tawa.scholarsportal.info/ojs>, consulté le 27/05/2015.

LAVOIE, André. « Pierre Perrault 1927-1999 : c'était un nationaliste québécois à l'ONF, Madame ! ». *Ciné-Bulles*, v. 18, n. 1, pp. 2-3, 1999, accessible sur le site : <http://id.erudit.org/iderudit/26526ac>, consulté le 17/05/2015.

MEMMI, Albert. *Portrait du colonisé suivi du Portrait du colonisateur*. Paris : Gallimard, 2002.

PERRAULT, Pierre. *Chouennes*. Montréal : Éd. de l'Hexagone, 1975.

PERRAULT, Pierre. *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire*. Trois Rivières : Écrits des forges, 1998.

SERRES, Michel. *Biogée*. Brest : Éditions dialogues, 2010.

TESSON, Sylvain. *Géographie de l'instant*. Paris : Pocket, 2014.

WESTPHAL, Bertrand. *La Géocritique*. Réel, fiction, espace. Paris : Les Éditions de Minuit, 2007, pp. 11-18.

WHITE, Kenneth. « A la recherche de l'espace perdu. Approches de la géopoétique ». In *Cahiers Figura*, Montréal, 2008.

Références cinématographiques

FALARDEAU, Pierre et POULIN, Julien. *Elvis Gratton*, 1985.

PERRAULT, Pierre. *La Trilogie de l'île aux Coudres*: « Pour la suite du monde », 1963 ; « Le Règne d'un jour », 1967 ; « Les voitures d'eaux », 1968.

Notes

¹ CREPAL – (Centre de recherche sur les pays lusophones), Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, Paris, France. E-mail : brigitte.thierion@free.fr.

² Le Saint Laurent est un des plus grands fleuves mondiaux de par la superficie de son bassin fluvial et des plus longs avec ses 4 000 km, bien qu'il soit inférieur au géant Amazone (6800 km).

³ Les voitures d'eaux (1968), Pour la suite du monde (1963), le Règne d'un jour (1967) forment La Trilogie de l'île aux Coudres.

⁴ Pierre Falardeau est un cinéaste connu pour son engagement politique et la liberté de son ton. Avec Julien Poulin (également acteur du film), il a réalisé trois courts-métrages entre 1981 et 1985, réunis ensuite en un long métrage : *Elvis Gratton* (1985). Ils mettent en scène le personnage d'Elvis Gratton, destiné à brocarder les Fédéralistes libéraux québécois et dénoncer l'aliénation face à la culture états-unienne. Le personnage Bob Gratton, grotesque et grossier, rencontrera un tel succès qu'il justifiera de nouveaux épisodes et intégrera l'imaginaire québécois. (Source : Cinémathèque québécoise, <http://collections.cinematheque.qc.ca/recherche/oeuvres/fiche/12589-elvis-gratton>, consulté le 10 avril 2015)

⁵ Pierre Perrault, au tout début de son livre de poèmes *Chouennes* (Montréal : Éd. de l'Hexagone, 1975), décrit ainsi le mot chouenne : « Au début de ce livre, j'ai voulu placer le mot chouennes comme un chasseur de la peau de la bête, et pour les mêmes magies. Pour autant, je n'oserai l'enfermer dans une définition. Qu'il suffise de dire à qui veut l'entendre qu'il recouvre toutes formes de langage parlé, de la simple vantardise à tout discours habile à « dire des merveilles ». Ces sortes de poèmes parlés, qu'on pourrait appeler parlèmes, ont trouvé terre d'élection dans ce pays des gibards, des dauphins blancs, des glaces flottantes et des hommes, situés entre Québec et Blanc-Sablon et y compris les îles, récifs, archipels, battures, sablons et mirages. Et les gens de Charlevoix, qui ont inventé un langage sans pareil, ont aussi imaginé ce mot mousquetaire et joualeresque dont les linguistes n'ont pas réussi à démêler la généalogie. Il reste qu'il me convient d'en abuser pour ce qu'il contient de vantardise et pour ce qu'il présage d'un avenir à une parole qui n'attend rien des hommes de loi pour prendre place au soleil. ».

⁶ Jacques Cartier pénétra dans le golfe lors de son premier voyage avant d'explorer le cours du fleuve jusqu'au Saguenay et la terre d'Hochelega au cours des deux voyages suivants. Voir les chapitres 2-3 et 6 de sa première relation de voyage. (CARTIER, 2002, pp. 25-29).